



NOTRE FEUILLETON.

NOTRE ROMAN COMPLET :

LA "JEANNETTE"

PAR MAX DU VEUZIT

Un n'ai pas toujours été la vieille femme aux cheveux blancs et aux joues parcheminées que je suis aujourd'hui.

Autrefois — il y a de ça cinquante ans — j'étais une fillette de dix-sept ans, aux lèvres rouges et aux yeux noirs.

Étais-je jolie?... On me le disait souvent et je le croyais facilement, sans l'avouer pourtant, car ma mère ne me permettait pas d'écouter les nombreux galants qui papillonnaient autour de moi.

Elle veillait sur moi comme un dragon gardant son trésor; et, d'ailleurs, j'en étais un pour elle, puisque, n'ayant que moi d'enfant, toutes ses ambitions se trouvaient concentrées sur mon jeune front.

Ma mère était une de ces femmes, — nombreuses dans les campagnes, — qui, ayant peiné de longues années pour amasser, sou par sou, une petite aisance, connaissait la valeur de l'argent; et si, dans sa vie de labeur, elle avait été âpre au gain, elle resta, par la suite, économe et avaricieuse même.

Néanmoins, par orgueil, pour faire de moi une "demoiselle" et pour rendre jalouses quelques anciennes compagnes qui avaient moins bien réussi qu'elle-même, ma mère m'avait envoyée trois ans en pension.

Pendant ce temps, elle hérita d'un vieil oncle qui lui laissait en mourant tout son avoir, et quand je revins à la maison, j'y trouvai tout bouleversé.

Les modestes meubles de bois blanc et de chêne, qui jusque-là avaient orné la cuisine et les chambres, avaient disparu et étaient remplacés par d'autres en acajou; des cuivres étincelants détrônaient les modestes marmites de fonte, et les cristaux, derrière les vitres du buffet, avaient succédé aux verres grossiers de jadis.

Je fus enchantée des changements apportés. On le serait à moins, quand on a dix-sept ans!

Cependant, au bout de quelques jours de vie intime avec ma mère, beaucoup de mes illusions s'en étaient allées.

Je m'étais figuré que, puisque nous étions riche — relativement à notre position d'antan, — ma mère serait moins raide dans les rapports journaliers et quelle perdrait un peu de sa parcimonie.

Il n'en était rien, hélas!

Toute la journée, je l'entendais crier après l'une ou l'autre des deux servantes qu'elle occupait, et souvent le motif de ses plaintes reposait sur une allumette ratée, une bougie trop usée, ou une salade dans laquelle elles avaient ménagé les feuilles vertes.

Pour ma part, je n'avais pas à me plaindre; ma mère ne me refusait rien, si ce n'est une piécette blanche dans ma poche ou un moment de liberté; — elle comptait sur ceux-ci encore plus minutieusement.